

Stévan Le Corre

L'institution et ses espaces perdus *

Mon propos envisagera une sorte de cartographie de l'espace institutionnel et des parcours sur cet espace. Je m'appuierai pour ce faire sur ce que j'ai prélevé chez Jacques Lacan, Gilles Deleuze et Bernhard Riemann. Mon point de départ est la notion de « fluidité des parcours » qui est l'un des mots d'ordre qui s'imposent aux institutions depuis quelque temps. En guise d'introduction à ces questions, je souhaiterais examiner le type d'espace institutionnel dont cette notion est le stigmate.

De la circulation au cheminement

La fluidité des parcours est une pratique, recommandée par les agences spécialisées, qui consiste à veiller à ce que les patients, ou plutôt les « usagers », puissent circuler avec fluidité au sein du maillage institutionnel que constitue l'ensemble des dispositifs de soin. Lesdites agences spécialisées s'assurent que chacun puisse passer sans aucune entrave ou interruption d'une institution à l'autre. La fluidité des parcours, dite encore continuité des parcours, suppose un circuit balisé entre les institutions donc, mais aussi au sein même de chaque institution. L'expression, que l'on trouve partout, s'applique à tout ce qui fait institution. Elle s'impose dans le soin mais aussi bien dans les domaines scolaire, administratif, judiciaire, pour les demandeurs d'asile, etc.

Le souci est que les institutions ne sont pas en mesure de garantir cette circulation continue. On connaît cela dans les lieux de soin et ailleurs, il y a des listes d'attente. Alors la fluidité en prend un coup. Ça bouche. Pour pallier cela, l'administration a inventé ce que Roland Gori nomme la technique du « tourniquet ¹ » : plutôt que de laisser bêtement

* [↑](#) Stévan Le Corre est psychanalyste à Vannes.

Intervention prononcée le 5 octobre 2024 à Rennes lors de la Journée d'étude *Espace, psychanalyse, institution*, organisée par le pôle Ouest.

1. [↑](#) R. Gori, « Résister aux pratiques de servitude », *Le Journal des psychologues*, n° 400, 2022, p. 8.

les gens stagner quelque part, on fait en sorte qu'ils circulent sans interruption. On les envoie dans des dispositifs d'accueil, puis dans des plateformes diagnostiques, pour qu'ils passent ensuite par des centres ressources ou des unités mobiles, etc. L'utilisateur continue à circuler, quitte à ce qu'il tourne en rond.

La circulation, c'est justement l'un des traits généraux que Michel Foucault prêtait aux dispositifs de sécurité : « Non plus fixer et marquer le territoire [ce qui était le propre des systèmes disciplinaires], mais laisser faire les circulations, contrôler les circulations, trier les bonnes et les mauvaises, faire que ça bouge toujours, que ça se déplace sans cesse, que ça aille perpétuellement d'un point à l'autre, mais d'une manière telle que les dangers inhérents à cette circulation en soient annulés ². » Le danger majeur est sans doute qu'étant à l'arrêt, on se mette à parler. Et dès lors que l'on discute, évidemment la machine se grippe et les problèmes commencent.

Lacan dit sensiblement la même chose sur la circulation dans son séminaire *Le Sinthome* : « Le cercle a une fonction qui est bien connue de la police. Le cercle, ça sert à circuler. [...] Il s'agit pour la police que le tournage en rond se perpétue ³. » Cette circulation ne vise pas que le maintien de l'ordre urbain, elle est aussi circulation de l'information, des données, des valeurs..., c'est-à-dire des signifiants. Le maître impose que les signifiants circulent. Et c'est à ce maître-là que nous avons affaire aujourd'hui dans les institutions. Gilles Deleuze, prolongeant sur ce point les travaux de Foucault, en a décrit la logique. Il explique que le temps qui a précédé ce régime de circulation est celui de la société disciplinaire qu'a étudiée Foucault. Celle-ci cloisonnait les espaces en lieux d'enfermement : la famille, l'école, l'armée, l'usine, l'hôpital, la prison, etc. Chaque lieu avait ses lois propres. Le passage d'un lieu clos à l'autre opérait de ce fait une rupture avec le précédent : « D'abord la famille, puis l'école ("tu n'es plus dans ta famille"), puis la caserne ("tu n'es plus à l'école"), puis l'usine, de temps en temps l'hôpital, éventuellement la prison qui est le milieu d'enfermement par excellence. » Mais ce temps est révolu. « Nous sommes, dit Deleuze, dans une crise généralisée de tous les milieux d'enfermement ⁴. » Ce sont des « "intérieur[s]" en crise ». Il prend l'exemple de l'hôpital : « La crise de l'hôpital comme milieu d'enfermement, la sectorisation, les hôpitaux de jour, les soins à domicile ont pu marquer d'abord de nouvelles

2. ↑ M. Foucault, *Sécurité, territoire, population*, cours au Collège de France, leçon du 25 janvier 1978, Paris, Hautes Études, Le Seuil, 2004, p. 7.

3. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 10.

4. ↑ G. Deleuze, « Les sociétés de contrôle », *EcoRev'*, n° 46, 2018, p. 6.

libertés, mais participer aussi à des mécanismes de contrôle qui rivalisent avec les plus durs enfermements. » En résumé, Deleuze fait le constat qu'aux milieux d'enfermement s'est substituée une société du contrôle au service de ce qu'il appelle un capitalisme « dispersif » qui impose que tout communique au sein d'un grand « milieu ouvert ⁵ ». Tel est le régime qui a vocation à s'imposer dans nos institutions.

Tout à l'inverse de cette logique, la psychanalyse nous permet de soutenir l'idée que le symptôme objecte fondamentalement à cette prise dans le réseau de la circulation contrainte. En conséquence de quoi, pour ce qui est de l'espace institutionnel, les parcours peuvent ne pas se limiter à cette bête circulation. Plutôt qu'une circulation d'ailleurs, n'est-ce pas plutôt à des cheminements que nous avons affaire dans la clinique en institution ? Des cheminements qui à l'occasion trouvent à se boucler. Ainsi, si on les réfère à la topologie que Lacan promeut, les parcours dans l'institution prennent une valeur toute particulière lorsqu'ils viennent enserrer le trou fondamental dont procède la structure de l'être parlant.

C'est pour cette raison que les parcours ont intéressé Lacan. Je précise : lui ne parle pas de parcours mais de « lacs ». C'est un vieux mot qui a le sens de corde, comme dans un entrelacs ou un lacet. Notons que le mot lacs a également le sens de piège comme le nœud coulant ou, au sens figuré, prendre quelqu'un dans ses lacs. Lacan emploie ce terme pour qualifier les trajets qui peuvent s'accomplir sur une surface. Il se réfère en fait à une théorie qui s'appelle l'homotopie, qu'on utilise en topologie algébrique pour caractériser une surface. Pour faire simple : on effectue une application d'un lacet fermé sur la surface, si le lacet ne fait le tour d'aucun trou, il peut être réduit jusqu'à la taille d'un point, mais s'il fait le tour d'un trou, lorsqu'on le réduit, il va se resserrer autour du trou à la manière d'un lasso et ne pourra être ramené à un point. C'est l'une des manières de détecter la présence de trous dans une surface. Notons que rien qu'à ce niveau topologique, nous ne sommes déjà plus dans la circulation bébête qui veut juste que ça tourne. Il y a là un arpentage de l'espace permettant d'en découvrir la nature topologique.

Mais en quoi peut-on rapporter une telle opération topologique aux trajets que réalisent certains patients dans l'institution ? Je parlais de cheminements dans l'institution. Pour ce qui me concerne, j'en ai surtout l'expérience dans la clinique avec les enfants. Lorsqu'on parle d'assurer le suivi d'un patient, il arrive que ce soit à entendre au sens propre. Dans ces cas-là, à l'inverse des circuits déjà balisés, les chemins qu'empruntent les

5. [↑](#) *Ibid.*, p. 11.

enfants, dès lors qu'on se risque à les suivre, sont plutôt à considérer comme des « ligne[s] dont il s'agit de rechercher l'écriture ⁶ », comme le formule Fernand Deligny. Et donc, tout comme lui, pourquoi ne pas tenter d'en dessiner la carte.

Mais comment cartographier ce que nous amène la clinique ? Peut-on s'aider de la géométrie ou de la topologie pour essayer de dire quelque chose de l'espace que dessine la clinique ? Avant d'essayer d'y répondre, je mentionne cette phrase de Lacan qui sonne tout de même comme une sorte d'avertissement à cet égard. Il dit en effet qu'« on n'a pas besoin d'avoir le plan d'un appartement pour se cogner la tête contre les murs, [...], pour cette opération, on s'en passe très bien, du plan ». Mais il dit de même que dans l'autre sens, contrairement à ce que laisserait croire « un schéma primitif de l'épreuve de réalité, il ne suffit pas de se cogner la tête contre les murs pour reconstituer le plan d'un appartement, surtout si on fait cette expérience dans l'obscurité ⁷ ». Ce que j'entends, c'est qu'il pointe là – on est en 1961 mais je vais le dire comme cela – le caractère disjoint du réel. La réalité ne se laisse pas attraper entièrement par du symbolique et de l'imaginaire. Du symbolique et de l'imaginaire, ça c'est la carte, qui est une symbolisation de l'imaginaire, ou une imaginarisation du symbolique, selon les cas. À cette carte donc, il y a du réel qui ne se résout pas. Le réel se passe de la carte, et plus encore, dirions-nous, il ne sera pas dans la carte. Mais donc dans l'autre sens également, l'éprouvé du réel ne donne pas accès à sa cartographie. Le passage de l'un à l'autre nécessite alors un travail entre écriture et lecture, un travail impliquant une part d'invention pour tenter d'enserrer ce réel qui n'entre pas dans la carte.

Deux garçons et leur espace perdu

Je propose de vous parler de deux enfants qui ont, m'a-t-il semblé, trouvé une voie dans l'espace régulé de l'institution pour dessiner et écrire chacun ce qui serait leur carte et qui attraperait un petit quelque chose de ce qui est le réel pour eux. Ils ont trouvé, je crois, l'un et l'autre un usage des espaces perdus de l'institution. Je précise ici que j'ai entendu parler de cette notion d'espace perdu dans un dessin animé qu'il m'a été donné de voir. Le dessin animé s'appelle *Hilda*. Il y est fait mention de ces espaces perdus, des espaces délaissés, oubliés, inaperçus. Dans les maisons, il y a en effet ces espaces interstitiels, « derrière les bibliothèques, sous les planchers, le haut des armoires qu'on ne voit pas », etc. Et dans ce dessin

6. [↑](#) F. Deligny, « Lignes d'erre », (mai 1972), dans *Œuvres*, Paris, L'Arachnéen, 2007, p. 779.

7. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 219.

animé, un personnage habite ces espaces perdus qui ne forment, dit celui-ci, qu'un seul et même espace, « une pièce supplémentaire », dans laquelle seuls lui et ses congénères peuvent entrer, et où ils font leur nid. Dans cet espace disparaissent tous les objets que l'on perd derrière un meuble ou sous le canapé. Ce personnage dit que « dans l'espace perdu, il y a plein de trous. Ce sont des entrées [et] des sorties vers tous les coins et recoins de la maison ».

Ce qui m'a évoqué cela, c'est la façon dont les deux jeunes garçons dont je vais vous parler ont en quelque sorte chacun à leur manière créé un espace supplémentaire dans l'institution. Un espace inconnu de tous sauf d'eux-mêmes, et de moi qui en ai été le témoin. Ces espaces ne peuvent exister qu'en des trous de l'institution, en ce que ces lieux échappent à son espace de circulation. Ces trous, pourtant, se révèlent être des balises dans le parcours de ces deux enfants. Ils constituent pour eux des bords de l'institution, au-delà de quoi ils ont constitué cet espace perdu pour y lâcher quelque chose.

Avant de vous parler du premier cas, je souhaiterais préciser ce qu'il en est de cette notion de bord de l'institution. Le récit du rêve d'une femme nommée Fanny que restituent Deleuze et Guattari en donne, je crois, la structure : « Il y a le désert, dit celle-ci. [...] Là-dedans une foule grouillante, essaim d'abeilles, mêlée de footballeurs ou groupe de Touaregs. *Je suis en bordure de cette foule, à la périphérie ; mais j'y appartiens, j'y suis attachée par une extrémité de mon corps, une main ou un pied.* Je sais que cette périphérie est mon seul lieu possible, je mourrais si je me laissais entraîner au centre de la mêlée, mais tout aussi sûrement si je lâchais cette foule⁸. » On a là, me semble-t-il, l'énoncé de ce qui se joue lorsqu'il se passe véritablement quelque chose pour un sujet dans une institution. C'est sur un bord que cela se joue, en ce que le sujet tient toujours à ce qui peuple l'institution pour y loger quelque chose qui n'y est pas, il se tient donc à la limite entre ce qui participe toujours à la vie institutionnelle et ce qui n'y appartient déjà plus.

Je commence par le premier fragment clinique. Il s'agit d'un jeune garçon, né dans des conditions qui ont entraîné pour lui et pour sa mère un certain péril. Il a commencé, lors de ses premiers entretiens, par dessiner la carte du lieu de sa naissance, bordé de montagnes. Il représentait les chemins qui en émanent ou qui y mènent, c'est selon. Il a représenté sur

8. [↑](#) G. Deleuze et F. Guattari, *Mille plateaux, Capitalisme et schizophrénie 2*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1980, p. 41.

ce même dessin en surimpression le ventre de sa mère, au lieu de sa naissance, et donc le chemin qui y mène ou qui en part.

Cet enfant a une hantise des catastrophes. Il a peur qu'il y ait des « monstres de pollution » du fait de la pollution que l'on fait subir à la planète. Il a peur que la Terre se rebelle, qu'il y ait des tsunamis, des explosions, des catastrophes naturelles. Il dit qu'à l'école il fait des câlins aux arbres. C'est comme s'ils lui parlaient. Il les entend, non pas comme une voix mais comme des signaux électriques à l'intérieur. Sa peur est majorée le soir. Quand il est dans son lit, il a peur que « le plafond [ne] tombe », il ne se sent pas en sécurité. Cette peur de la catastrophe recouvre une autre peur, plus précise, celle que toute sa famille ne meure, avant lui : « Comment je vais faire moi tout seul, dans ce grand monde, dans ce vaste monde, il n'y a pas pire crainte. » En témoigne ce cauchemar, parmi bien d'autres du même type : toute sa famille tombe dans le Grand Canyon. Il est alors, dit-il, « livré à [lui-]même ». Et il précise : « Je me livrais à moi-même. » Ce qui est assez explicite. C'est de cela sans doute que le protège son lien très fort à la cellule familiale, qu'il se livre à lui-même.

Chaque jour, il fait des crises. Lorsque cela lui arrive, c'est, dit-il, « comme un autre organisme dans [son] corps qui [lui] fait faire ça ». Certains de ses propos témoignent d'ailleurs du type de phénomènes dont il fait l'expérience dans son corps : « Ça me fait comme un trou noir qui m'aspire [...], une tache noire dans la petite fenêtre de ma vie. » Ce qu'il dit de ce trou n'est, je trouve, pas sans évoquer le type de phénomènes que décrit le président Schreber. Il dit en effet : « Ça fait comme un trou dans mon corps, comme si un trou noir aspirait la Terre entière. »

Ce qui m'a semblé intéressant chez ce garçon au regard de la question qui nous occupe aujourd'hui, c'est que, outre son effort pour dire au mieux ce mal qui l'assaille, outre également les nombreux dessins et schémas par lesquels il s'est efforcé de le transcrire, il a dans ses séances opéré un traitement original de l'espace institutionnel. Tout d'abord, il s'est mis à circuler autour du bâtiment, non pas donc hors les murs mais plutôt autour des murs de l'institution. Son cheminement dessinait une boucle se refermant à l'entrée de l'établissement, d'où il arrivait pour sa séance. Au fil de ses parcours, il a ensuite établi sur ce chemin des sortes de balises, une pierre, un arbre, etc., et attachait à chacun de ces points une question, un problème ou l'évocation d'un souvenir précis. Il se positionnait en un point déterminé et me faisait part de la question qu'il avait attachée à ce lieu précis.

L'un de ces lieux était un peu singulier en ce qu'il s'agissait d'une souche, vestige d'un arbre coupé, dans laquelle il s'est mis à creuser un trou, un trou au cœur de la souche. Ce trou, m'a-t-il raconté, ouvrait sur un « passage souterrain jusqu'à un monde magique sous [l'établissement] », un lieu dont l'extension couvrait toute la surface sous le bâtiment. Il veillait quand nous terminions la séance à cacher son trou, « pour que ça reste secret, que personne ne trouve le monde imaginaire ». Loin d'avoir résolu tous ses problèmes, l'invention de ce monde imaginé a toutefois permis qu'il n'évoque plus le trou noir qu'il ressentait dans son corps.

Le second enfant dont je souhaite vous parler fait lui aussi l'expérience d'une grande hostilité à son encontre. Il lui vient souvent l'idée qu'on veut lui faire du mal. Ce garçon a peur donc lui aussi, mais c'est la peur qu'on l'attaque, qu'on veuille le tuer. Sa famille dans son cas n'est d'aucun secours pour lui. Et lui aussi, lors de sa première séance, dessine une carte qui là encore expose clairement ce dont il est question pour lui : il s'agit d'« une carte du salon, de la maison et des disputes ». Il m'indique : « On va vous montrer la scène [...], je peux faire un dessin qui existe vraiment, ça peut devenir tellement très grave, que ça peut devenir la fin pour nous. »

Cet enfant a ce qu'il appelle une « amie imaginaire », qui n'est en fait pas une amie du tout. Elle s'appelle « Malie », « avec une croix à la place du "i" ». Il veut « la repousser », qu'elle le laisse tranquille, il en « pleure tous les soirs ». Il avoue que c'est lui « qui la contrôle, c'est comme ma marionnette », dit-il. Seulement il poursuit : « Je suis un esclave, elle me dit de faire du mal, de faire des combats. » Alors il se cache, mais elle est dans sa tête. Il dit qu'il pourrait vendre n'importe quoi pour qu'elle s'en aille, son père par exemple. Un indice du degré de parasitage de cette Malie, en séance il peut dire soudain : « Je t'ai pas sonnée », et s'excuser immédiatement : « Excusez-moi, c'est pas à vous que je parle. » Lorsque je lui demande s'il entend quelque chose, il répond : « Je l'entends pas, c'est dans ma tête, vous voyez ce que je veux dire. »

Tout comme le premier enfant dont j'ai parlé juste avant, il a fait lui aussi un usage très singulier de l'espace de l'institution. Étant en mouvement permanent, il circule de bureau en bureau – qui sont vides à l'heure à laquelle je le reçois – et les destine à différents usages : « la salle de l'aventure », « la salle d'art plastique », etc. Un circuit de nouveau, cette fois entre les murs. Et là encore, ce circuit possède un point singulier. Cet enfant termine en effet une série de séances en se saisissant d'un vieux téléphone qui avait servi autrefois à l'accueil. Ce téléphone, inactif, se trouve dans la « salle famille » qui, comme son nom l'indique, est destinée

à recevoir les parents. Chaque fois, franchissant la porte, il lit : « “Sale famille”, vous voyez ce que je veux dire. » Dans ce téléphone, à chaque fin de séance, il répond à la voix de sa persécutrice, avant de rejoindre sa mère dans la salle d’attente, le téléphone collé à l’oreille. Au bout d’un temps, tout en me confiant aimer ce téléphone, il en actionne l’un des interrupteurs en disant : « Je ferme, parce que sinon elle va sortir. » Je lui demande : « Qui ça ? » « – Vous savez, celle que j’avais enfermée dedans. » Et ensuite à chaque séance, lorsque l’angoisse se fait trop pressante, il s’adresse au combiné du téléphone : « Je te laisserai pas sortir tant que tu me libéreras pas, même si je sais que tu es morte », ou bien encore : « Mon angoisse, je t’ai enfermée là, [...] tu es dans une tombe en forme de téléphone. »

Tout comme l’autre garçon, cela n’a pas tout résolu pour lui, très loin de là. Mais lorsque les phénomènes angoissants se sont de nouveau faits plus pressants quelques mois plus tard, il a pu retourner dans la « salle famille » pour aller rendre visite à l’angoisse. Cela a permis temporairement un nouvel apaisement : « Depuis que je l’ai enfermée là, confie-t-il alors, elle ne m’embête plus. »

Cartographies de l’espace institutionnel

Comment dessiner une carte de l’institution qui inclurait de tels façonnages de son espace ? Une simple mise à plat sur un plan ou une modélisation 3D du bâtiment échoueraient à restituer l’espace que ces inventions cliniques mettent en jeu. Comment y figurer en effet le monde magique sous les racines ou l’espace de confinement de l’angoisse à l’intérieur du téléphone ? Il s’agit de considérer déjà que les trous qui ouvrent sur ces autres espaces, le trou dans la souche de l’arbre ou le double trou du combiné, ne prennent leur fonction qu’en ce qu’ils sont localisés dans l’institution. Et donc il s’agit de penser un espace dont la structure admette l’agencement entremêlé de ces différents niveaux de l’espace de l’institution.

Je mentionne au passage le psychologue américain Kurt Lewin qui, s’étant intéressé à la topologie, proposait de figurer les différents degrés de l’espace (« imaginaire » selon son terme) comme une superposition de couches, tel un empilement d’assiettes au-dessus de l’espace de la réalité. Ce n’est pas vraiment satisfaisant pour nous, en ce que notamment une telle représentation ne rend en rien compte de l’intrication des catégories de l’imaginaire, du symbolique et du réel dont nous avons l’usage en psychanalyse.

On peut alors penser aux surfaces qui ont intéressé Lacan du fait de leurs propriétés topologiques : le ruban de Möbius, la bouteille de Klein, le

plan projectif immergé sous forme de *cross-cap*. Les propriétés de ses surfaces sont intéressantes en ce qu'elles permettent notamment de nous défaire de la référence à la sphère. Cette sphère dont Lacan dit qu'elle « a tout ce qu'il lui faut à l'intérieur. Elle est ronde, elle est pleine, elle est contente, elle s'aime elle-même ⁹ ». Les surfaces unilatères qui ont intéressé Lacan ont donc notamment l'avantage de nous défaire de cette bête simplicité de la sphère et de la distinction dont elle se contente narcissiquement entre un dedans et un dehors. Il me semble toutefois que ces surfaces ne peuvent pour autant restituer ce qui est en jeu ici pour ces deux enfants.

Une représentation un peu plus satisfaisante, me semble-t-il, peut être donnée en s'élevant un petit peu plus encore sur l'échelle de l'abstraction géométrique pour convoquer les surfaces de Riemann. Ces surfaces ont des propriétés qui me semblent intéressantes au regard de ce que ces deux garçons ont construit l'un et l'autre. Aussi, je vous propose de développer un peu ce dont il s'agit. Les surfaces de Riemann relèvent d'un domaine des mathématiques qui s'appelle l'analyse complexe. Sans entrer dans les détails mathématiques de la chose, on peut s'en donner une idée intuitive en se figurant que ces surfaces peuvent être composées de plusieurs branches ou feuillets de l'espace. Il s'agit donc de surfaces, comme peut l'être un plan, mais qui autorisent l'existence de points de branchement qui permettent, lorsqu'on parcourt la surface et qu'on fait le tour de ce point, de passer sur un autre feuillet de la surface. Je parle de surface pour faire simple, mais on n'est pas obligé de se cantonner à deux dimensions. La géométrie de Riemann permet de penser tout cela dans un nombre quelconque de dimensions. Et même un nombre très élevé de dimensions. Pour faire valoir cette généralité, on parle en cela de variété riemannienne. La surface est donc simplement une variété de dimension deux.

Chez Deleuze, le terme de « multiplicité », et le concept qui va avec, est une traduction de ce terme de variété. Riemann était allemand, « variété » est la traduction, plutôt mauvaise, de *Mannigfaltigkeit*. La traduction anglaise en *manifold* respecte mieux l'idée d'une multiplicité de plis qui forment une seule entité géométrique. *Fold* en anglais ou *falt* en allemand, c'est « pli », *many folds*, ce sont des multi-plies. C'est ce que restitue le terme de « multiplicité » chez Deleuze. Il ne s'agit pas simplement d'une multitude plus ou moins complexe. C'est une seule variété, un seul espace, mais qui possède des plis et où l'accès à l'un ou l'autre de ces plis ne se fait que sous certaines conditions.

9. [↑](#) Lacan restitue ici la pensée d'Aristophane. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, op. cit., p. 116.

Ce qui est intéressant également avec les variétés riemanniennes et ce qui a notamment intéressé Deleuze, c'est que l'espace n'y est appréhendé qu'en recollant des cartes les unes avec les autres. Pour essayer de rendre compte d'un espace, on va constituer ce qu'on appelle un atlas. C'est comme à l'époque où les atlas de cartes routières étaient de gros livres, chaque double page contenant la carte d'une zone géographique. Il faut alors que le bord d'une carte corresponde avec celui d'une autre afin que l'on puisse recoller de manière cohérente les cartes de l'atlas. Il y a une conséquence à cela que relève le mathématicien Émile Cartan, c'est que « deux observateurs voisins peuvent repérer dans un espace de Riemann les points qui sont dans leur voisinage immédiat, mais ils ne peuvent pas sans convention nouvelle se repérer l'un par rapport à l'autre ¹⁰ ». Le philosophe et mathématicien Albert Lautman poursuit : « Chaque voisinage est comme un petit bout d'espace euclidien, mais le raccordement d'un voisinage au voisinage suivant n'est pas défini et peut se faire d'une infinité de manières ¹¹. »

Si l'on rapporte cela à nos deux jeunes garçons, cela laisse entendre que nous n'avons aucune idée de l'espace auquel ils ont chacun affaire. Si en circulant avec eux dans l'institution, nous conservons tout de même l'idée que nous explorons le même espace, cela n'implique aucunement que nous puissions appréhender l'espace auquel chacun d'eux a affaire, et réciproquement d'ailleurs. L'espace institutionnel, s'il nous semble localement euclidien, n'est pas une étendue plus ou moins balisée d'avance pour que nous y circulions. Chacun sa carte donc, ce qui n'exclut pas qu'il y ait des possibilités de recollement.

Conclusion

Ainsi, à la manière de l'espace en rhizome que décrit Deleuze, les deux garçons, et sans doute bien d'autres « patients » en institution, construisent leur espace par recolllements. Ils attachent des signifiants de leur histoire en des lieux de l'institution qui avant cela n'avaient rien de particulier. Ils y introduisent par là des plis, produisent un feuilletage de l'institution, tandis qu'ils assemblent des morceaux d'espace au gré des arpentages signifiants. Ils y élisent en outre un élément singulier, un trou, et y impliquent leur corps. Ils en font un point de branchement dont eux seuls savent faire le tour pour accéder à une partie de l'espace de l'institution

10. [↑](#) É. Cartan, « Espaces à connexion affine, projective et conforme », *Acta Math*, n° 48, 1926, p. 1-42, cité dans G. Deleuze et F. Guattari, *Mille plateaux, Capitalisme et schizophrénie 2*, op. cit., p. 606.

11. [↑](#) A. Lautman, *Les Mathématiques, les Idées et le Réel physique*, Paris, Vrin, p. 136, cité dans G. Deleuze et F. Guattari, *Mille plateaux, Capitalisme et schizophrénie 2*, op. cit., p. 606.

dont ils se réservent l'accès. Comme dans le rêve de Fanny, il s'est agi pour ces deux enfants de constituer un lieu à la périphérie, en bordure de l'institution, dans les deux cas à partir de l'usage d'un espace perdu, délaissé, ignoré, par quoi ils augmentent le degré de torsion de l'espace institutionnel. Ce lieu est, pourrait-on dire, un nœud-trou, pour faire référence à une structure dont Lacan a pu faire usage¹². Un lieu qui autorise l'intrication du réel, du symbolique et de l'imaginaire et où ils peuvent lâcher un peu du réel qui les assaille.

12. [↑](#) Il s'agit de la notion freudienne d'ombilic du rêve, que Lacan caractérise en y repérant « l'identification du trou à un point noué ». J. Lacan, « Réponse de Jacques Lacan à une question de Marcel Ritter », *Lettres de l'École freudienne*, n° 18, 1976, p. 9.